

de Français en 1605, à Port Royal, maintenant Annapolis en Nouvelle-Ecosse. Les colons y défrichent de petits lopins de terre et y cultivent du maïs, des citrouilles et des fèves. Poutrincourt importe des vaches en 1606. Lescarbot, dans une histoire de la Nouvelle France, fait les commentaires suivants sur l'agriculture dans cette région: "Il est toutefois bon de dire ici que nôtre bestial de France profite fort bien par-dela. Nous avons des Pourceaux qui y ont fort bien multiplié . . . . . Nous n'avions qu'un Mouton, lequel se portoit le mieux du môde, encores qu'il ne fut point reclus durant la nuit, ains au milieu de nôtre cour en tēps d'hiver. Le Sieur de Poutrincourt le fit tondre deux fois, & a été estimée en France, la laine de la seconde année deux sols davantage pour livre que celle de la première. . . . . Dieu a béni nôtre travail, & nous a baillé de beaux fromens, segles, orges, avoines, pois, fèves, chanve, navettes & herbes de jardin: & ce si plantureusement que le segle étoit aussi haut que le plus grand homme que se puisse voir, & craignons que cette hauteur ne l'empêchât de grener: mais il a si bien profité qu'un grain de France là semé a rendu des épis tels, que par le témoignage de Monsieur le Chancelier, la Sicile ni la Beausse n'en produisent point de plus beau . . . . ."\*

La croissance de la population est lente cependant dans la région acadienne, et le recensement de 1671 ne relève que 441 Acadiens, ayant 429 arpents en culture, 866 bêtes à cornes, 407 moutons et 36 chèvres. De bonne heure au dix-huitième siècle, les Français commencent l'assèchement des marais du bassin des Mines et y trouvent des terres planes ne nécessitant pas de défrichement et qui s'avèrent très fertiles pour la culture des céréales et des graminées. Les relations sur la technique agricole de cette époque disent que les terres boisées étaient éclaircies par l'abatage du bois qui était coupé à trois pieds du sol environ. Les arbres étaient laissés là à sécher et ensuite brûlés. A l'automne, le seigle était semé à travers les souches et l'année suivante des pommes de terres étaient plantées. Au bout de trois ou quatre ans, les souches étaient arrachées avec l'aide d'une paire de bœufs et finalement la terre était prête à cultiver. On dit qu'à cette époque les bêtes à cornes étaient des animaux de taille plutôt petite, à l'apparence vive et portant de fines cornes. La méthode d'élever les veaux surprenait quelque peu les observateurs anglais de l'époque. Les veaux étaient laissés à téter un côté du pis tandis que la fermière trayait l'autre. Cette méthode était suivie pendant les quatre premiers mois, après quoi les veaux étaient mis à l'herbe. Les femmes de la colonie étaient très réputées pour les tissus de toile et de laine qu'elles fabriquaient, blanchissaient et teignaient elles-mêmes. Les chandelles, le savon et l'amidon étaient aussi fabriqués à la maison.

Dans la vallée du bas St-Laurent l'agriculture semble remonter aux premiers essais tentés en 1608 alors que Champlain, le fondateur de Québec, arriva au pays. Le premier fermier authentique aurait été Louis Hébert, qui s'attaqua à la terre en 1617 à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Québec. De petits établissements surgirent ça et là à cette époque sur les rives du St-Laurent, mais le défrichage était difficile et lent de sorte que la population mit du temps à subvenir à ses besoins alimentaires. La colonisation des soi-disant Cantons de l'Est de Québec commença un peu après 1800, les colons venant principalement des états de la Nouvelle-Angleterre. Toutefois, ce n'est qu'après 1830 qu'ils eurent des communications satisfaisantes avec Montréal et les autres parties du Canada. De cette époque l'agriculture fit des progrès rapides dans la région.

\* Documents choisis sur l'histoire économique canadienne, 1497-1783, H. A. Innis, des presses de l'Université de Toronto, p. 61.